

n'est-ce point, selon la philosophie bouddhique ou Elskamp accroche son instinctif besoin de croire, l'illusion, la luxurieuse illusion ? En outre, le recueil paraît bien n'avoir été écrit qu'afin d'éprouver, sur quelques rares amis, l'impression produite par l'aboutissement et l'enrichissement d'un art à la fois plus intime et plus dépouillé encore quant à la langue et à la technique. A cette seconde étape de la poésie de Max Elskamp, les qualités antérieures, abourescées, sentes mystérieuses, se retrouvent intensifiées par un regret sous-jacent que l'on perçoit désormais dans le décor le plus objectif ou l'émotion la plus voilée. On bien regretti du premier amour et de la douce joie, comme dans le poème cité plus haut ; ou bien, hantise et regret des îles de l'aventure, du lumineux Orient, de l'éblouissement pour l'imagination d'un complice exotisme vécu, miré, comme dans *Les Marchands* :

*Ils sont revenus
Les marchands d'Asie,
Puits, les yeux
Vus dans belles fleurs,
Dans le vent qui rit
Et le bleu qui pleure —
Ils sont revenus
Les marchands d'Asie.*

*Ils sont revenus
Avec leurs soieries,
Les marchands d'Asie
Qu'on n'attendait plus.*

*Ils sont revenus
Des bords de la mer,
En leurs manteaux verts
Aux manches fermées.*

*Ils sont revenus
De Chine ou de Perses
Faire leur commerce
En tout ingénus.*

*Ils sont revenus
Pour offrir la robe
Des jeunes qui criaient
Dans des roses crues.*

*Ils sont revenus
Les marchands d'Asie
Avec leurs soieries
Et les ont vendues.*

Evocation admirable, sur un rythme de cantilène, avec sa répétition, de tableaux de primitifs et transposition hautaine condamnant l'odieuse actualité mercantile. Le meilleur de l'art délicat, désuet et concis sous ses couleurs délibérément vives, de Max Elskamp est la ressource. Parce que s'y ajoute l'amerme réticente où se complaisait de plus en plus la délectation morose du beau mirage de la jeunesse évanouie.

Pendant une bonne vingtaine d'années, il ne cesse d'œuvrer selon son sang, son cœur discret, sa foi poétique et sa pitié souveraine, mais il interrompt toute publication de vers. Comme s'il doutait de lui-même ; comme s'il voulait retentir jadis l'absence de la part de soi qui se trahit palpitairement sous l'humaine inquiétude de l'esprit. Dans un seul livre Elskamp s'est libéré de cette réserve à l'endroit des contingences immuables sur la matière et le ton de sa poésie. Bouleversé par la guerre, bousillé par l'invasion brutale hors de la méditation tourmentée, il sentit chanceler une sérénité durement acquise. Le drame de ce monde qu'il avait, à son usage, recréé paradisiaque dans son rêve fraternel devint le drame même de ses jours d'exil en Hollande.

*En ce pays qui nous fut lent
D'accueil, de silence et d'absence*

Il écrit, parmi les placides négociants d'Amsterdam, l'indifférence à son gain heurte et froisse toute la candeur native ou voulue et tout l'atruisme agissant du poète. Une sorte de révolte traverse la monochromie voluptueuse de l'esthète. Sa sensibilité malade, peut-être égouée un peu, s'irrite et proteste au long des poèmes *Sous les tentes de l'exil* (1918) qu'il sera piquant de comparer à un *Journal de guerre* demeuré inédit. Du moins faut-il connaître le luminisme du chant de l'espérance :

*En ce refuge un peu perdu
De cette ville de la mer*

*C'est nous les uns jours d'exil
Pendant les mois de cette guerre,
Jours d'exil à profits fermés
Et, comme les peines subies
Qu'on croit après plaidé vides
Qu'importe en place dans la vie...
Mais surtout tristes dans leur somme
Prenez-les comme les autres
Temps de guerre pour tous les hommes.
Dias lent, dias illa !*

La confiance est bientôt perdue qui fut serene avant la joyeuse espérance et le progrès humain. Dans sa croyance en la bonté essentielle, comme dans une neige qui fond, se produisent des trous. Et toute la foi peu à peu se désagrège. Une sorte de phobie de la vie, qu'il pensait belle et qui est laide, fraternelle et qui est mauvaise et qu'il a conscience d'avoir « mal révisé » s'installe dans son cerveau. Et il lamonte ce désastre dans les poèmes douloureux de *Remembrances*, *Chansons déshabillées*, *d'Égri Somnia*, tous livres à tirages excessivement restreints, bientôt retirés du commerce par d'étranges scrupules et que l'auteur finit par renouer. Il y a la pourtant le plus achevé parfois du lyrisme d'Elskamp. Telle, par exemple, cette magnifique explication des sources troublantes de son génie :

*Ma venue, mélancolie,
Pourquoi m'avez-vous tant aimé ?
Somme faite de notre vie
Et son sang trop et son pleuré.*

*Et pourquoi nos âmes amies
Sont-elles si douloureuses
Qu'en nos jours un peu d'harmonie,
Mélancolie, ma venue.*

*Or, trop loin les terres promises
Ma venue d'été, ma venue d'été,
Et les sorbiers par la remise,
Qui les complètent, ma venue.*

*Elle est accourue l'année la plus
Quand nous devotions les roses
Cherches dans l'air ainsi qu'un prie,
Ma venue si douce et si belle.*

*Ma venue alors des jours d'automne,
Les yeux levés vers le ciel gris
Qui attendez, comme une aimée,
De soleil mortel le baiser lui.*

*Ma venue, et qui m'avez aimé,
Pourquoi m'avez-vous tant aimé
Sur le chemin où j'ai marché
Et pour le trouper que la nuit ?*

Nombreux sont les poèmes de cette qualité et de cette profondeur de désolation dans les derniers ouvrages d'Elskamp, écrits pour une centaine de personnes aux amitiés sûres et qu'éprouvent les anthologies, arrêtées depuis longtemps à la première manière du poète. Les menus chefs-d'œuvre abondent encore dans ces quatre ou cinq volumes que l'on a pu voir, très dernier, à l'exposition des reliques d'Elskamp, organisée à la Bibliothèque royale de Bruxelles, Les manuscrits de ces *Fleurs*

LE SOUVENIR DE MAX ELSKAMP

(Avec des poèmes inédits)

Diverses manifestations littéraires ont marqué en Belgique le premier anniversaire de la mort du poète Max Elskamp. Il y est apparu combien le solitaire anversois était un savant et curieux homme et la place considérable qu'il tient dans l'histoire de la littérature française de son pays. Qu'il occupe dans la littérature française tout court, absolument comme le grand Emile Verhaeren, sur un tout autre plan, d'ailleurs, un domaine étendu et riche et à lui seul réservé, on ne le sait pas assez chez nous. Ne nie suis-je pas laissé dire qu'on demanderait en vain, à la Bibliothèque Nationale, un volume d'Elskamp ? On reconnaît trop ainsi quelle part de renouvellement de la poésie contemporaine on lui doit. Un peu de notre faute ; un peu de la science. Commencer seulement de soupçonner l'art original de Max Elskamp, en dehors de ses fidèles, ceux qui ont lu les glozes subtiles de M. Jean de Bossché et les travaux plus récents de M. Albert Mockel. Tous deux ont élucidé la genèse, à la vérité fort complexe, d'un génie lyrique peut-être sans équivalent dans sa formation, dans ses thèmes préférés et dans ses modes d'expression.

Il est bien entendu que les informateurs littéraires, qui vont souvent au plus pressé, n'ont point manqué de comparer Max Elskamp à quelques-uns de ses devanciers. C'est tellement commode et percuté, la mémoire aidant, de si heurteuses variations critiques sur un sujet que l'on possède mal ! On a rappelé, à propos de l'œuvre d'Elskamp tantôt Jules Laforgue, tantôt Verlaine, tantôt Mallarmé, voire le Maeterlinck de « Serres chaudes ». On a même fait remonter la filiation un peu plus haut, jusqu'à Tristan Corbière ; sans doute, parce que, comme Corbière, ce fils de l'Écaulx a eu la passion de la mer, du large silence et de l'émotion inconnue. N'en déplaise aux constructeurs de généalogies poétiques, Elskamp ne doit rien ni à celui-ci, ni à ceux-là, ni à personne.

Le poète s'est éveillée en lui des latentes impressions combinées d'une enfance vécue dans l'atmosphère semi-mystique, semi-poétique de sa ville natale et des souvenirs nostalgiques de merveilleux périodes aux îles lointaines parmi les matelots. En effet, afin d'échapper par l'action à la pensée d'une déception sentimentale qui accablait sa vie et son rêve d'une incurable tristesse, Elskamp dans une situation de fortune mieux qu'aisée s'était enrôlé à vingt-cinq ans comme marin.

Au retour de ses voyages d'opéra, dans son âme, une paradoxale synthèse du passé et du présent, de l'esthétique et de la réalité, l'archaïsme d'art et de traditions qui domine, à Anvers, l'affairisme moderne du fameux port flamand se superpose, à l'insu de l'intéressé, aux visions du quotidien sous formes d'images et de légendes emblématiques qui restent imposées par le contact et l'exemple des gens du peuple, ces créateurs spontanés de dictons rimés et de chansons anonymes où la sagresse de la destinée et la poésie naïve des sibiétés sont enlucées. Cette fusion d'éléments contradictoires accablée, le poète qui la subit, puis la recherche, s'astret à la discipline volontaire de son

mettre la double inspiration venue du folklore et du spectacle journalier d'humbles existences à des rythmes familiers, à des façons d'écrire et à un vocabulaire qui n'ajoutent plus rien de livresque. D'où ces « syntaxes mal en clair », une systématisme appliquée d'une langue que l'on dirait presque indigente et qui, d'abord, surprend et déroute. Car Max Elskamp n'arrive pas d'un coup à réaliser son idéal d'ingénuité et de simplicité. De *Domical*, son premier recueil, qui est de 1892, à *Éclaircissements*, qui date de 1898 et est orné de bois gravés par l'auteur, il y a tout l'effort du poète et du xylographe vers la perfection, du moins vers « sa » perfection. Il n'y atteint réellement qu'après *Le Louange de la vie*, le seul livre que l'on cite toujours et dont, par le truchement des anthologies, on emprunte des extraits.

Après *Le Louange de la vie*, c'est à dire à l'époque où l'amour blessé qui a provoqué l'évasion hors du commun et la naissance du poème est passé, grâce à ce que Elskamp nommait son « apostolat », de l'état d'écueil et d'obsession à une émouvante et sourde mélancolie, Elskamp ne réagit plus contre ce sentiment ainsi atténué et épuré. Et il enveloppe d'un pathétique allusif et pudique, échappé des injures du cœur et des secrets de la mémoire les filandres des anges, de la mer, de la campagne, des médiocres et pittoresques travaux des métiers et des artisans, tous motifs d'exaltation et d'altruisme où le poète refusait une bonté méprisante un peu et foncièrement rebelle au bourgeoisisme formaliste qui l'entourait et le faisait souffrir.

Voici la figure voilée de l'inoubliable amie. Elle se dessine dans des distiques ignorés dont l'enchantelement amer est d'une pénétration singulière :

*Il y avait en Vous la joie,
Et il avait en Vous la grâce.*

*Des roses verties que le vent pleut
Au clair printemps sur l'eau qui passait.*

*Elle chuchotait votre tendresse
Dans vos yeux comme en votre voix*

*Et nous portiez votre jeunesse
Ainsi qu'une robe de soie.*

*Il y avait une maison et blanche
Qu'on eût dit d'un nid de Noël*

*Et vos yeux, comme des dimanches
D'été, chantaient tout, bleu leur ciel.*

*Et telle que musique en Vous
Mouillait pour le cœur et pour l'âme*

*De votre sourire si doux
La gravité tendre et le charme.*

*Or, elle était en vous la joie
Du présent comme des passés,*

*Car vous n'avez connu les croûtes
Que d'heures à prime éprouvées,*

*Et lors, après de votre foi
Partant sa vérité en elle.*

*Il y avait en vous la joie
De l'automne qui se sait les ailes*

*Pour en le ciel plus haut monter
Lorsqu'en bas la vie est cruelle.*

Ce poème est extrait d'un florilège hors

commerce : *Mugu*. Titre significatif : *Mugu*

Léon Boquet.